

Le Paradoxe de l'abondance

Industrialisation, travail et consommation

Jacques Beaumier

Le Paradoxe de l'abondance

Industrialisation, travail et consommation.

Jacques Beaumier

"Je n'accepte pas que les ouvriers se convainquent de n'être que des pièces de la machine à fabriquer des profits, même si ces profits représentent pour eux des emplois assurés et des salaires élevés."

William Morris (1834-1896)

Avant-propos

Le travail et la consommation reviennent fréquemment dans l'actualité économique et sont l'objet de nombreux débats de société. Les dynamiques et les équilibres de l'offre et de la demande sont considérés comme des indicateurs importants de la santé de notre économie, la croissance du taux d'emploi et du pouvoir d'achat sont supposés témoigner de notre prospérité collective.

D'un point de vue individuel, un métier socialement valorisant et un revenu permettant d'accéder à un confort matériel et des loisirs réservés à une minorité sont habituellement perçus comme des preuves rassurantes de notre mérite et d'une existence satisfaisante.

Pourtant nous sommes confrontés à un paradoxe : les sociologues constatent que les attentes relatives au travail vont bien au-delà du salaire et qu'un nombre croissant d'employés se disent profondément insatisfaits, à tous les niveaux professionnels, tandis que le lien entre consommation et bien-être est remis en question, notamment par les préoccupations environnementales et climatiques ou les troubles sanitaires et psychiques engendrés par la vie moderne.

Le Paradoxe de l'abondance

La réflexion proposée dans cet essai n'a pas d'autre légitimité que celle d'un parcours personnel qui s'est déroulé dans des secteurs aussi variés que le bâtiment et l'artisanat de production, la Grande Distribution ou le conseil et les études marketing, à travers des métiers qui vont du travail manuel au strictement conceptuel dans des environnements aussi différents que l'expérience de l'atelier en solitaire peut l'être d'une réunion internationale en Business Center d'aéroport.

De même, après de nombreuses années investies dans l'ascension professionnelle, vue selon le modèle général, et dans la poursuite d'un bonheur matérialiste, le constat s'est imposé d'une insatisfaction chronique en comparaison du sentiment d'épanouissement personnel vécu dans les années de bâtiment en restauration de "vieilles pierres". Ce regard sur différentes conditions de travail et de vie s'est enrichi de nombreuses lectures pour former les quelques convictions proposées ici, certaines formalisées dans le cadre de la création d'une association d'artisans fabricants et de la nécessité d'argumenter la défense d'un modèle de production et de consommation qui semble être un vestige du passé.

De l'artisanat à l'industrie

L'évolution des pratiques de consommation est indissociable de celle des modes de production et des possibilités de transport de marchandises. Au 19^e siècle, le développement des techniques a entraîné une transformation profonde : la Révolution Industrielle. Particulièrement rapide en Grande Bretagne et aux États-Unis. Cette révolution considérée par les pouvoirs en place comme un progrès essentiel au bonheur des peuples a pourtant amené quelques esprits critiques, ou clairvoyants, à s'inquiéter des conséquences néfastes qu'elle pourrait avoir.

Suite à un voyage de près d'un an aux États-Unis, en 1831, Alexis de Tocqueville publie *“De la démocratie en Amérique”* dans lequel il partage son regard sur la société américaine. Il écrit : *“On voit un grand nombre d'hommes dont les désirs croissent plus vite que la fortune, et qui cherchent à s'ouvrir des voies plus courtes vers ces jouissances. Une multitude de citoyens qui consentiraient à se satisfaire incomplètement, plutôt que de renoncer à l'objet de leur convoitise. L'artisan comprend aisément ces passions. Dans les aristocraties, il cherchait à vendre ses produits cher à quelques-uns. Il conçoit maintenant qu'il y*

a un moyen expéditif de s'enrichir, les vendre bon marché à tous. Or, il n'y a que deux manières de baisser le prix d'une marchandise. Trouver des moyens plus courts et plus savants de la produire ou fabriquer en grande quantité des objets à peu près semblables, mais d'une moindre valeur.”

Plus loin, Tocqueville revient sur cette relation entre l'offre et la demande : *“Ces artisans ne cherchent pas seulement à mettre leurs produits à la portée des citoyens, ils s'efforcent de leur donner les qualités brillantes qu'ils n'ont pas. En effet, dans la confusion des classes, chacun espère pouvoir paraître ce qu'il n'est pas et se livre à de grands efforts pour y parvenir. Et pour satisfaire ce nouveau besoin de la vanité, il n'est point d'impostures auxquelles les arts n'aient recours.”*

Écoutons aussi ce que déclare William Morris un demi-siècle plus tard, dans sa conférence *“L'âge de l'ersatz”*. Né en 1834 à Londres, décorateur, peintre, poète, écrivain, imprimeur, éditeur... Morris est aussi membre fondateur de la Ligue Socialiste britannique. Il a porté un regard critique sur le capitalisme industriel qui se développait alors, ainsi que sur ses impacts sur le travail et la vie du peuple.

Le Paradoxe de l'abondance

William Morris affirme : *“En d'autres temps, lorsque quelque chose leur était inaccessible, les gens s'en passaient et ne souffraient pas d'une frustration, ni même n'étaient conscients d'un manque quelconque. Aujourd'hui en revanche, l'abondance d'informations est telle que nous connaissons l'existence de toutes sortes d'objets qu'il nous faudrait mais que nous ne pouvons posséder et donc, peu disposés à en être purement et simplement privés, nous en acquérons l'ersatz. L'omniprésence des ersatz et, je le crains, le fait de s'en accommoder forment l'essence de ce que nous appelons civilisation.”*

Et plus loin : *“En fin de compte, la raison d'être de l'industrie n'est pas de créer des biens nécessaires mais des profits réservés aux privilégiés qui vivent du travail des autres, quoi qu'il lui arrive incidemment de produire les choses utiles sans lesquelles tout s'arrêterait.”*

Dans une autre conférence, il déclare : *“Je n'accepte pas que les ouvriers ne soient que des pièces de la machine à fabriquer des profits, même si ces profits représentent pour eux des emplois assurés et des salaires élevés.”*

En 1850 aux États-Unis, Henry David Thoreau, philosophe et botaniste précurseur de la pensée écologiste écrit : *“Le luxe en général, et beaucoup du prétendu*

Le Paradoxe de l'abondance

bien-être, non seulement ne sont pas indispensables mais sont un obstacle à l'ascension de l'espèce humaine. J'ai vu cette classe opulente qui a accumulé les scories et ne sait comment s'en servir ou s'en débarrasser, ayant ainsi de ses mains forgé ses propres chaînes d'or et d'argent.”

En quelques lignes, ces citations anticipent des constats de plus en plus largement partagés : la transformation du travail et l'avènement d'une consommation irréfléchie, portée par le marketing et la publicité.

Besoins et désirs

Dans les années 40, le psychologue américain Abraham Maslow publie sa théorie sur la hiérarchie des besoins humains. Reprise et développée dans un second ouvrage en 1970, elle défend l'idée d'une continuité de besoins qui débute avec les plus basiques et physiologiques lesquels, une fois satisfaits, ouvrent à des besoins psychologiques plus élevés : du besoin de sécurité physique, apportée par une société sous contrôle, on passe rapidement à la sécurité émotionnelle, puis aux besoins d'appartenance sociale qui débouchent naturellement sur la recherche de reconnaissance, de respect et d'admiration des autres, et enfin à l'accomplissement de soi incluant la satisfaction de ses désirs.

Cette théorie discutable sera relayée avec enthousiasme par le marketing pour lequel elle abolit la distinction entre besoin et désir, justifiant par avance la déclaration du publicitaire Jacques Séguéla : *“Si à cinquante ans on n'a pas une Rolex, on a quand même raté sa vie.”* Indiscutablement, si la distinction sociale est un besoin naturel de l'homme c'est un échec existentiel de ne pas l'avoir atteinte. Cette confusion entre besoin et désir permet de légitimer toute forme de consommation en tant

que nécessité, par exemple lorsqu'il faut renouveler sa garde-robe ou changer sa voiture pour suivre la tendance. La théorie de Maslow a largement participé à valider un lien direct, mais très discutable, entre consommation et bien-être.

Revenons à Thoreau qui, en 1854, expose dans "*Walden ou la vie dans les bois*" sa vision des besoins humains. En accord avec la base de la pyramide de Maslow, Thoreau insiste sur la qualité des éléments essentiels à la vie : une nourriture et un environnement sains, un logis assurant confort et intimité, des vêtements protecteurs et solides... mais il ajoute d'autres besoins tout aussi importants à ses yeux, sans les hiérarchiser, très différents de ceux proposés par Maslow : la simplicité matérielle sans laquelle l'Être s'égare dans l'Avoir, la contemplation et la relation avec la nature comme source de bien-être, la recherche de liberté par l'esprit critique et le refus de dépendance, la réflexion et l'introspection sans lesquelles l'homme n'est que le jouet de ses pulsions et son ego.

De toute évidence rien qui ne puisse s'accorder au consumérisme. À cette lecture, on peut s'interroger sur le caractère supposé universel de la pyramide de Maslow, surtout popularisée par les théoriciens du marketing.

Le Paradoxe de l'abondance

Il semble plutôt que nous ayons délibérément choisi Maslow contre Thoreau. Reste à voir si la promesse de satisfaction existentielle est tenue.

Après la seconde guerre mondiale, la croissance rapide de l'économie a permis de satisfaire les nombreux besoins de base que les destructions et restrictions du temps de guerre avaient fait naître : logement, alimentation, équipement de la maison et de la personne... L'industrie a donc lourdement investi pour profiter de cette demande, accompagnée par le plan Marshall, développant une capacité de production considérable.

Puis, dès la fin des années 50, le ralentissement de la demande s'est conjugué à d'importants gains de productivité par les débuts de l'automatisation et l'économie est entrée en surproduction, le déséquilibre entre l'offre et la demande entraînant un durcissement de la concurrence et une baisse relative des prix. L'économie s'est adaptée par le développement des canaux de distribution, puis de la publicité et enfin du marketing s'évertuant à multiplier les segments de marché par la différenciation des offres et par l'innovation permanente.

En parallèle, la grande distribution est devenue le moteur de la mondialisation en allant chercher partout sur la

planète des produits toujours moins chers, et souvent de qualité inférieure. De fait, l'essentiel de l'activité économique a changé de finalité pendant les trente glorieuses, passant de la satisfaction des besoins du plus grand nombre à la production de profits pour une petite minorité dans un univers de plus en plus concurrentiel.

En conséquence, l'évolution des techniques et des connaissances a surtout permis de maintenir la croissance des entreprises par l'innovation, source de nouveaux désirs et d'obsolescence des biens déjà acquis, au lieu d'améliorer la satisfaction des besoins de base en qualité et durabilité. Dans tous les domaines, les produits au meilleur "rapport qualité-prix", Graal du consommateur des années 60 et 70, ont souvent disparu en faveur d'offres dichotomiques : d'un côté le bas de gamme à bon marché, de l'autre les produits de grandes marques ou de luxe, parfois à des niveaux de prix que seule leur image permet d'attendre.

Progressivement, l'essentiel des productions s'est orienté vers la stimulation de nouveaux désirs ou vers de nouvelles manières de satisfaire les besoins à seule fin de renouveler la demande des consommateurs. En réponse à un journaliste qui en faisait le constat, un cadre de l'entreprise Danone expliquait que le marketing ne faisait

qu'identifier les nouveaux besoins du consommateurs, citant pêle-mêle les dernières tendances : *“le bio qui fait du bien et les saveurs exotiques qui renouvellent le plaisir”*.

En 1773, bien avant la démocratisation du superflu, Paul Henri Thiry, baron d'Holbach parlait des goûts de l'aristocratie en termes qui concernent aujourd'hui l'ensemble de la consommation : *“La nouveauté et la rareté ont seules le pouvoir de réveiller ceux pour qui les plaisirs simples sont devenus insipides. Tout se change en fiction. Les biens les plus solides sont sacrifiés à l'apparence. De là tant de dépenses frivoles, de plaisirs coûteux, de goûts fantasques, de modes passagères que l'on voit à tout moment paraître et disparaître. Tout est forcé de changer sans cesse pour plaire à des hommes, ou plutôt des enfants qui demandent à tout moment de nouveaux jouets. La parure, les ameublements, des curiosités dont seule la rareté fait tout le prix font l'objet le plus sérieux de l'occupation d'hommes que l'ennui contraint à chercher au dehors des satisfactions qu'ils ne trouvent point en eux-mêmes.”*

Le bien-être menacé

En parallèle, on constate aujourd'hui diverses régressions concernant des besoins fondamentaux, tels que la sécurité et la satisfaction qu'apportent la propriété d'un logement de qualité. Car si le produit industriel est maintenant accessible à tous, quelle que soit sa complexité, le travail manuel et artisanal est devenu inabordable pour la plupart.

De ce fait, une grande partie de la population n'a pas d'autre choix que de sacrifier une part importante de son revenu au seul droit d'habiter des locations dont la laideur rivalise avec l'inconfort. En 1900 le coût de construction d'un pavillon de banlieue était le même que celui de l'achat de l'automobile la moins chère ; il correspondait à environ deux ans de salaire d'instituteur ou d'employé supérieur. Aujourd'hui le prix de la petite automobile a été divisé par quatre : elle ne coûte plus que six mois de salaire de cadre moyen, mais le coût moyen de construction de la maison a été multiplié par deux, soit environ quatre ans de salaire...

Sur le plan alimentaire, la première moitié du 19e siècle et l'après-guerre ont permis des avancées considérables grâce à l'amélioration de la productivité agricole et aux

nouveaux procédés de conservation ; l'accès aux protéines et la diversification des nutriments comme l'amélioration des procédés de conservation ont favorisé d'importants progrès sanitaires et une réduction significative de la malnutrition. Mais à partir des années 70, les impacts négatifs du développement de l'industrie agro-alimentaire sont apparus et n'ont cessé de s'aggraver. La consommation excessive de produits ultra-transformés, de sucre et de graisses saturées ont entraîné un accroissement significatif des pathologies liées au surpoids tandis les études épidémiologiques commençaient à mesurer les relations entre l'absorption de résidus de produits phytosanitaires et l'apparition de cancers ou de troubles de la reproduction. Les évolutions sociétales récentes témoignent d'une préoccupation en faveur d'une alimentation saine et d'une prise de conscience des problèmes sanitaires mais sans réelle mise en cause du modèle agro-industriel qui les génère.

La dégradation de l'environnement et le changement climatique sont deux autres menaces dramatiques pour notre bien-être. Dans ce domaine, des informations fiables sont aujourd'hui largement accessibles au grand public, ne serait-ce que par le site Planetoscope.com et le propos de cet essai n'est pas de tenter d'en tirer une synthèse ; il s'agit

plutôt d'inviter à une réflexion sur ce que nous avons gagné et perdu en termes de bien-être et sur le prix à payer, fût-il à crédit sur l'avenir, de notre consommation et de nos loisirs.

Dans la confusion actuelle entre bien-être et pouvoir d'achat, nous faisons abstraction des multiples atteintes à notre intégrité physique et psychologique que nous infligent notre environnement et notre mode de vie, en particulier dans les métropoles et communautés urbaines qui concentrent aujourd'hui près de la moitié de la population. La pollution, le bruit, la promiscuité dans l'habitat ou les transports, l'agitation permanente sont autant d'agressions que nous apprenons à ignorer, à nos dépens. Ces nuisances, loin d'être anecdotiques, ont des effets mesurables sur notre santé physique et mentale. La pollution atmosphérique, désormais classée cancérigène certain par l'OMS, est responsable d'une réduction significative de l'espérance de vie, tandis que l'exposition chronique au bruit urbain contribue à l'augmentation des maladies cardiovasculaires et des troubles anxio-dépressifs. Le mode de vie sédentaire imposé par l'organisation urbaine et le travail moderne engendre lui aussi son lot de pathologies.

Satisfaction au travail

Nous sommes tous des consommateurs par nécessité et par plaisir, mais la plupart d'entre nous désirent aussi avoir un travail qui soit satisfaisant et pas simplement rémunérateur. Les enquêtes permettent de comprendre et préciser les attentes, liées d'une part aux perceptions de sens et de valeur du travail et d'autre part à la nature de l'activité et aux conditions de son exercice.

En ce qui concerne le sens et la valeur du travail, les thèmes dominants sont l'utilité sociale et la cohérence avec les valeurs personnelles concernant l'éthique ou l'environnement. Les conditions de la satisfaction au quotidien relèvent d'une part de l'intérêt des tâches, évalué en termes de diversité, de sentiment de compétence ou de résultat concret, d'autonomie et responsabilité ainsi que de possibilités de progression, et d'autre part de sentiment de justice et de reconnaissance, de confiance et de soutien des supérieurs ainsi que de bonne entente avec les pairs.

Quelques mots sur le travail manuel, qui apporte des satisfactions profondes par la double expérience d'interaction avec la matière et de production concrète. La relation avec la matière est d'autant plus forte que l'outil

Le Paradoxe de l'abondance

est simple, jouant alors le rôle d'instrument qui renvoie des informations sensorielles sur l'état et la réaction du matériau.

La simple tâche qui consiste à préparer une entaille de paumelle au ciseau à bois fait intervenir des facteurs assez complexes : pression verticale et poussée horizontale, maintien du bon angle d'attaque qui détermine la profondeur et du parallélisme avec la surface du bois... autant de paramètres à corriger en fonction des changements de fil du bois ou des variations de sa dureté. Seule l'expérience permet de les contrôler et la capacité à le faire pour creuser une entaille nette et régulière apporte un sentiment très satisfaisant de maîtrise et de compétence.

On ne saurait mieux décrire cette satisfaction que par cette citation du psychologue Csíkszentmihályi qui travaille sur les sources de bonheur : *“L'engagement dans une tâche précise et autonome, qui fournit une rétroaction immédiate, qui exige des aptitudes appropriées, un contrôle sur ses actions et une concentration intense ne laissant aucune place aux distractions ni aux préoccupations à propos de soi constitue une expérience*

optimale qui apporte développement des capacités, estime de soi et réduction du stress.”

Mais le développement industriel et la mécanisation au 19e siècle, puis son automatisation au 20e siècle ont transformé en profondeur les conditions de production. L'industrialisation a partiellement réduit la pénibilité mais largement dé-qualifié le travail des ouvriers des manufactures en les dépossédant de leur savoir-faire et de leur autonomie. Considérons, par exemple, l'évolution des modes de production de meubles. Les ébénistes d'art travaillent encore avec des outils à main selon les méthodes traditionnelles, l'artisan utilise généralement des machines à bois fixes et portatives et les entreprises de meubles sont équipées de centres d'usinage de type CNC soit Computer Numerical Control ou commande numérique par ordinateur.

On comprend facilement les différences entre ces trois méthodes et on peut évaluer les impacts en termes de productivité et de satisfaction de l'ouvrier. Dans le premier cas, il travaille lentement mais chaque geste témoigne de sa maîtrise de l'art. Dans le second, la machine apporte un gain de temps important et peut en partie remédier à son manque de savoir-faire mais il reste maître de son travail

et le geste déterminera quand même la qualité du résultat. Dans le cas de la machine CNC, l'ouvrier n'est plus que manutentionnaire et surveillant d'un système automatisé qui travaille sans lui ; le gain de productivité est considérable mais la satisfaction propre au travail manuel est radicalement sacrifiée. On a franchi une frontière décisive en sacrifiant totalement le travail à la consommation, alors que l'étape intermédiaire mettait la technique au service du savoir-faire. À ce propos, j'ai entendu un responsable de développement de l'Institut National des Métiers d'Art expliquer que l'avenir de l'artisanat était dans les nouvelles technologies de production, imprimantes 3D et fraiseuses numériques. Je crois qu'il confond artisan et designer.

Les IA sont maintenant capables de remplacer les hommes dans de très nombreuses tâches aujourd'hui valorisées et bien rémunérées. Elles prennent également de nombreuses décisions autonomes dans des domaines aussi divers que la finance et le crédit, la sécurité et la surveillance, la suppression de contenus ou leur mise en avant dans les médias, le recrutement et la gestion des ressources humaines, les transports et véhicules autonomes... jusqu'à certains systèmes militaires qui peuvent identifier et engager des cibles sans validation humaine directe.

Histoires de résistances

Historiquement, la résistance des artisans et ouvriers manufacturiers à la recherche d'efficacité technique par la machine témoigne de leur conscience aigüe de la menace industrielle sur leur savoir-faire. Jusqu'au 19^e siècle, les manufactures sont des ateliers communs sous-traitants l'essentiel de leur production et regroupant des artisans plutôt nomades, souvent en situation de bien négocier leur production.

La machine permet de les dé-qualifier en intégrant leur savoir-faire et de fixer le personnel qui devient salarié et totalement dépendant de l'employeur. L'Oxford English Dictionary raconte qu'en 1779, dans un petit village du Leicestershire, un apprenti tisserand nommé Ned Ludd, pris d'une rage démente, aurait forcé la porte d'un atelier et détruit deux machines Lee à tricoter les bas. Ned Ludd ne semble pas avoir existé, mais la légende a accompagné la révolte luddite de 1811 à 1816, avec de très nombreux bris de machines à tricoter, à tondre le drap et métiers à tisser mécaniques.

Les historiens estiment que plus d'un millier de machines furent brisées et leur destruction fut rendue passible de la

peine de mort par une loi spéciale adoptée en 1812. Plus de 10 000 soldats furent déployés pour réprimer cette révolte dont une douzaine de meneurs furent décapités. Il y eut également des émeutes violentes à Vienne en 1819, la révolte des Canuts à Lyon en 1831 et bien d'autres en Europe et aux USA mais toutes furent brutalement réprimées et aucune ne réussit à ralentir vraiment le rythme de l'industrialisation.

En 1880, dans sa conférence *“The beauty of life”*, William Morris ne pouvait que constater : *“À présent, la plupart des hommes passent leur vie à travailler au mieux à une tâche sans intérêt et qui ne développe aucune faculté, au pire à un labeur de forçat imposé par la coercition la plus stricte, et auquel ils tentent de se dérober, ce en quoi on ne saurait les blâmer.”*

C'est d'ailleurs tout un système de relations professionnelles qui s'est effondré avec l'industrialisation. Voici le témoignage d'un ouvrier de filature industrielle en 1856 : *“L'ouvrier d'un artisan travaille avec son patron et il existe entre eux une sorte d'égalité. Son travail est peut-être plus difficile que le mien mais c'est un travail varié et apprécié. Le mien s'effectue dans des conditions opposées. Enfermé dans une salle où règne une sévère*

discipline, j'appartiens à un troupeau d'esclaves soumis à la baguette du maître. Nous sommes les serviteurs des machines et nous faisons toujours la même chose. En ce qui nous concerne, loin d'être notre égal, le patron est cet œil toujours mécontent qui nous surveille et considère que nous n'en faisons jamais assez."

Quelques décennies plus tard, Frederick Winslow Taylor tente de présenter ce système de production carcéral et coercitif comme bénéfique pour les ouvriers. Dans son ouvrage majeur "*The Principles of Scientific Management*" (1911), Taylor avance plusieurs arguments censés démontrer les avantages de son système pour les travailleurs, affirmant que la rationalisation du travail et les gains de productivité permettraient d'augmenter significativement les salaires et que l'analyse de chaque mouvement pour éliminer les gestes inutiles permettrait de réduire la fatigue des travailleurs.

Il présente également son organisation du travail comme un moyen de résoudre les conflits entre travailleurs et direction en créant une situation de "*prospérité partagée*" où chacun avait intérêt à maximiser la production. Cependant, la réalité de l'application du taylorisme s'est avérée bien différente de ces promesses. Les gains de

productivité ont rarement été redistribués équitablement, la déqualification du travail a souvent conduit à une perte d'autonomie et de satisfaction professionnelle, et l'intensification du rythme de travail a généralement augmenté le stress et la fatigue plutôt que de les réduire.

De fait, la mise en œuvre du taylorisme a provoqué partout des actions de résistance ouvrière et syndicale avec de nombreuses grèves aux États-Unis et en Europe ainsi que le développement de formes de guérilla au quotidien : limitation volontaire de la production, sabotage des études de temps en ralentissant délibérément le rythme pendant les chronométrages et dissimulation de savoir-faire par des travailleurs qualifiés refusant de révéler leurs techniques aux ingénieurs chargés de rationaliser le travail.

Déqualification du consommateur

Parallèlement à l'asservissement de l'ouvrier par la captation de son savoir-faire, la multiplication des offres de produits et services visant à simplifier la vie du consommateur aboutit progressivement à une forme de déqualification qui assure sa dépendance au marché.

Constatons effectivement que nous cédon souvent sans réflexion aux tentations de facilité ou de divertissement. Le GPS est un bon exemple de ce que nous perdons à nous laisser guider. Se plonger dans une carte ou un plan de ville, ce n'est pas seulement trouver son chemin, c'est acquérir une vision d'ensemble de l'environnement dans lequel nous allons évoluer. Retrouver son itinéraire une fois au volant, c'est exercer notre mémoire, notre sens de l'observation et de l'orientation.

On ne peut que se réjouir de pouvoir retrouver de la mobilité grâce à la technique lorsque l'âge ou la maladie réduisent nos capacités, mais doit-on se réjouir de grimper la côte sans effort avec un vélo électrique si nos muscles un peu entraînés peuvent nous amener au sommet ? Pallier notre faiblesse, c'est aussi renoncer à développer notre force.

Avec l'apparition récente des IA génératives accessibles au public on assiste déjà à un phénomène de délégation de tâches qui risque d'accélérer de façon radicale notre déclin cognitif et celui de nos compétences. Rédiger son courrier personnel, calculer un budget, organiser une activité de groupe ou des vacances en famille sont autant d'occasions d'utiliser notre intelligence et d'exprimer notre personnalité et notre bon sens. Abandonner ces occupations aux machines c'est sacrifier nos chances d'exister à travers ce que nous produisons dans nos vies, dans le monde et pour les autres en acceptant de ne plus être que des consommateurs de services et de biens.

Quant à l'univers des jeux vidéo comme celui de la réalité virtuelle, ils montrent à quel point nous pouvons préférer l'illusion à la réalité. En faisant ce choix, c'est à une partie de nos vies que nous renonçons, à l'instar des hikikomori japonais qui peuvent rester des mois entiers dans leur chambre, rivés sur leurs écrans.

La technologie et aujourd'hui l'Intelligence Artificielle nous posent donc de façon radicale la question de savoir jusqu'où nous adhérons à la perte de nos pouvoirs d'action et de décision.

Temps tâche et temps horloge

La révolution industrielle a transformé notre relation au temps bien au-delà du monde du travail. C'est à partir du 19^e siècle, partiellement par le développement du chemin de fer exigeant l'harmonisation des horaires, que les horloges, pendules et montres passent progressivement du statut de gadget de luxe à celui d'objet nécessaire à la planification des activités.

Cette évolution, issue de la volonté de mesurer la productivité industrielle, a entraîné le passage du temps défini par les tâches, qui était celui du paysan ou de l'artisan au temps découpé en unités égales et mesuré attentivement. *“Le temps c'est de l'argent”*, disait Benjamin Franklin, qui calculait ce que l'on perd sur un an pour une heure non travaillée, intérêts cumulés compris. Et il affirmait : *“Puisque la monnaie de notre journée est frappée en heures, les industriels savent comment employer chaque pièce de temps à leur avantage. Quant à celui qui est prodigue de ses heures, il ne fait en réalité que gaspiller son argent.”*

L'historien britannique Edward P. Thomson explique que le passage du “temps tâches” au “temps unitaire” de

l'industrie a été vécu comme une double contrainte : dépréciation de l'ouvrage réalisé au profit du simple temps travaillé, et perte d'autonomie de l'ouvrier dans la gestion de l'activité.

De fait, on constate que dans une communauté, même professionnelle, réglée sur une orientation par la tâche, par exemple un chantier regroupant différents artisans indépendants, le travail et les rapports sociaux sont plus étroitement imbriqués et les temps de sociabilité ne sont pas perçus comme un gaspillage mais d'entretien du bon fonctionnement de l'équipe.

D'autre part, certains professionnels remettent en cause la recherche sans limite de gain de temps dans les processus de travail. Lorsque l'assistance informatique s'est développée dans la conception des bâtiments, l'architecte Roland Castro rapportait que son équipe avait repris la table à dessin, ayant constaté que les logiciels de DAO (Dessin Assisté par Ordinateur) ne laissaient pas le temps nécessaire à la maturation collective des projets et entraînait une forme de standardisation limitant la créativité.

Par ailleurs, la notion de partage du temps de travail a fait l'objet de nombreux débats réduits à des projections

économiques. L'idée de partager le travail est pourtant à interroger, en s'intéressant au double sens du verbe : d'un côté partager c'est distribuer des parts et c'est donc diviser. De l'autre c'est participer ensemble à quelque chose, et c'est alors mettre en commun.

Que signifie partager un repas ? Est-ce calculer des parts et les distribuer, ou prendre le temps de la convivialité ? Mais nous sommes imprégnés de la culture du temps horloge au détriment de celle du temps tâche et la notion de partage du temps de travail est, hélas, beaucoup plus mathématique que collaborative.

Cette logique du temps mesuré et optimisé est un facteur important du mal-être contemporain, impactant l'ensemble de notre existence, jusque dans ses aspects les plus personnels.

Le sociologue Hartmut Rosa constate que l'accélération technique devait nous libérer des contraintes temporelles et nous offrir plus de temps libre mais que nous nous sentons plus pressés que jamais. La modernité a multiplié les possibilités d'expériences et d'activités disponibles ; nous cherchons donc à gagner du temps pour pouvoir faire plus de choses dans une vie limitée.

Le Paradoxe de l'abondance

Notre conception de la “vie réussie” s'est transformée en une quête d'expériences et de réalisations toujours plus nombreuses, créant ce que Rosa appelle une “famine temporelle”, le sentiment de manquer constamment de temps. Le courrier électronique conçu pour une communication rapide a généré une surcharge informationnelle. De nombreux professionnels passent plusieurs heures par jour à gérer leurs emails sans valeur ajoutée réelle.

Les smartphones qui devaient simplifier notre vie fragmentent notre attention, mobilisant notre disponibilité jusqu'à plusieurs heures par jour. Les moyens de transport plus rapides ont étendu les distances parcourues quotidiennement plutôt que de réduire le temps de déplacement et nous passons aujourd'hui plus de temps dans les transports qu'il y a un siècle.

Exode rural, développement urbain

L'exode rural commence vers 1850, date à laquelle le pays compte environ huit millions d'agriculteurs et seulement un million d'ouvriers pour 35 millions d'habitants. Trois quarts de la population est rurale. En 1900 elle compte déjà six millions d'ouvriers et la moitié de la population est urbaine ; un tiers des départements français ont perdu des habitants depuis 1850.

Avec ce transfert des cultivateurs ruraux vers les ouvriers urbains, c'est aussi toute une population d'artisans qui disparaît, d'autant que les transports et la distribution permettent la diffusion des produits industriels sur l'ensemble du territoire. Si la population agricole a presque été divisée par deux en un demi-siècle, presque deux tiers des artisans ont disparu sur la même période, privant les villages de toute une animation quotidienne et de nombreuses opportunités de découverte des métiers et d'embauche pour les jeunes, condamnés à partir en ville.

Voici des éléments extraits du témoignage d'un ancien habitant de Peyriac-Minervois, village vigneron d'un millier d'âmes situé à une vingtaine de km de Carcassonne, tel qu'il l'avait connu vers 1900. À cette

époque, on compte à Peyriac une cinquantaine d'artisans dont une quinzaine fabriquent des objets du quotidien : deux bourrelliers, deux bottiers-maroquiniers, deux tailleurs, une brodeuse, un charron, cinq tonneliers, deux ébénistes... ainsi qu'une demi-douzaine d'artisans d'entretien : trois maréchaux-ferrants, un rempailleur de chaises, un cordonnier, un rétameur et un rémouleur.

Suivent les artisans de bouche : quatre boulangers, quatre laitiers fromagers, trois bouchers, un volailler. À cette liste il faut ajouter une bonne douzaine de commerces alimentaires et une quinzaine d'autres commerces non alimentaires (lingerie, droguerie, quincaillerie, cycles, graines et semences, tabac, instruments de musique...), ainsi qu'une douzaine d'entreprises de bâtiment. Le nombre de cafés et d'auberges n'est pas mentionné, mais on peut le supposer conséquent.

Peut-on encore imaginer ce qu'était la vie quotidienne dans ce village de mille habitants ? Cette économie active, exposition passionnante de nombreux savoir-faire entretenait une animation permanente et de multiples interactions sociales, toutes générations confondues. À ce propos, dans le témoignage de l'habitant de Peyriac-Minervoises il est frappant de constater la vivacité

des souvenirs concernant la plupart des artisans et commerçants cités.

Par exemple les deux tailleurs : *“Il y avait Bastie, le grand-père de Gisèle. Assis les jambes croisées, comme on dit assis en tailleur, il faisait des vêtements neufs. Quand il présentait un tissu à un client, il disait en le palpant : ça c'est pas de la gnognote. Et puis Capelet ; je ne me rappelle pas son vrai nom. On l'appelait Capelet car il était toujours coiffé d'un petit chapeau. Il allait à domicile pour rapiécer une jambe de pantalon, un coude par une pièce rapportée et il disait : ça fera comme du neuf. Alors il dînait et recevait quelques pièces.”*

Aujourd'hui, Peyriac-Minervois compte toujours un bon millier d'habitants mais plus un seul artisan de fabrication, quatre commerces alimentaires et un supermarché, trois coiffeurs... mais quatre garages de mécanique, un spécialiste de pneumatiques et un centre de contrôle technique. Les chiffres connus de l'exode rural masquent ainsi un “exode professionnel” de l'artisanat vers l'industrie qui a retiré la vie de nos villages, les transformant souvent en “banlieues-dortoirs” désertifiées.

Reconnaissons que pour plusieurs générations de ruraux, le départ vers la ville a été le moyen de la promotion

sociale et de l'émancipation culturelle. Mais pour beaucoup ce sera aussi la découverte d'un monde plus dur, comme pour mon père qui a quitté en 1927 les chèvres et lavandes de son village de la Drôme pour travailler dans une usine de chaussures à l'âge de 13 ans, 48 heures par semaine. Aux conditions de travail souvent pénibles s'ajoute l'anonymat urbain auquel il faut s'adapter après la vie du village.

En parallèle, les grandes banlieues ouvrières ont connu une croissance exponentielle, comme la "ceinture rouge" parisienne avec Saint-Denis, Boulogne-Billancourt ou Ivry-sur-Seine tandis que se développent les grands centres industriels de province : Le Creusot, Roubaix-Tourcoing, Longwy...

L'économie de reconstruction des "trente glorieuses", après la seconde guerre mondiale, sera marquée par une accélération de cette désertification rurale tandis que seront édifiés les grands ensembles emblématiques de l'urbanisation populaire : La Cité des 4000 à La Courneuve, Le Val-Fourré à Mantes-la-Jolie, Les Minguettes à Vénissieux... barres d'immeubles démesurées et monotones regroupant plusieurs milliers de logements, construites en urgence et concentrant une

Le Paradoxe de l'abondance

population socialement fragilisée dans des zones périphériques renforçant l'isolement des habitants.

Nulle activité commerciale ou artisanale dans ces cités-dortoirs où même les équipements publics (écoles, centres sociaux, équipements sportifs) sont souvent réalisés avec retard ou en nombre insuffisant.

L'homme, la nature, l'industrie

Je n'ai pas la volonté de dresser le bilan chiffré de deux siècles d'industrialisation mondiale sur le climat, les ressources et l'environnement. Malgré quelques controverses sur les différentes causes possibles du changement climatique, l'impact de l'activité humaine sur l'état général de l'écosystème de la planète est une évidence.

Le niveau de pollution sous toutes ses formes et de destruction de la biodiversité comme le rythme effréné de consommation de ressources rares et précieuses suffisent à démontrer sans contestation possible que l'homme se comporte en prédateur insensible et irresponsable. Les statistiques et les images qui permettent de s'en convaincre sont tellement nombreuses et accessibles que seule la ferme volonté de les ignorer permet d'en douter. Voici un tableau de la situation générale.

Notre civilisation industrielle court après des ressources qui s'épuisent tout en fuyant les conséquences de ses actions. Le pétrole facilement accessible disparaît et les méthodes d'extraction consomment désormais presque autant d'énergie qu'elles n'en produisent. L'eau, ressource

que nous croyions intarissable, s'amenuise dangereusement. Des nappes phréatiques millénaires sont progressivement vidées par une agriculture industrielle qui produit en abondance pour gaspiller en masse. Nous transportons ensuite nos aliments sur des milliers de kilomètres, les conservons dans des chaînes du froid énergivores, pour finalement en jeter près de la moitié.

Les océans montrent des signes d'épuisement alarmants et nous avons dépassé depuis longtemps les capacités de régénération des populations marines. Notre soif de métaux et de minéraux semble insatiable. Chaque individu des sociétés industrialisées mobilise annuellement des tonnes de matières premières pour maintenir un mode de vie qui ne pourra jamais être généralisé à l'ensemble de l'humanité.

Le climat, système complexe qui a permis l'épanouissement de notre civilisation, se dérègle sous nos yeux. Nos émissions de carbone ont été multipliées par quinze en l'espace de quelques générations, transformant l'atmosphère en un laboratoire géant dont nous sommes à la fois les expérimentateurs inconscients et les cobayes involontaires.

Le Paradoxe de l'abondance

La biodiversité s'effondre sous la pression de nos activités. Des espèces disparaissent avant même d'avoir été découvertes, emportant avec elles des possibilités évolutives irremplaçables. Nous saturons les sols de pesticides, fragmentons les habitats naturels, introduisons des polluants persistants dans tous les écosystèmes, comme si la nature n'était qu'un décor à notre disposition plutôt que le tissu même dont est faite notre existence.

Notre production de déchets défie l'entendement. Des montagnes de jouets, d'appareils électroniques, de plastiques à usage unique et de substances toxiques s'accumulent dans les décharges, les océans et les corps vivants. Nous avons créé une civilisation où la durabilité est devenue l'exception plutôt que la norme.

Ce tableau représente la face sombre de l'essor industriel, comme le remarquait déjà William Morris en 1887 : *“Dois-je rappeler ce que l'industrie a apporté à l'Europe moderne ? Elle a couvert les prés verts et riantes de taudis pour esclaves ; elle a détruit les fleurs et les arbres avec ses gaz empoisonnés ; elle a transformé les rivières en égouts, à tel point qu'en de nombreux endroits les gens ont oublié à quoi ressemblaient un champ ou une fleur.”*

Technologie, regards contemporains

Divers penseurs, dont certains déjà cités, se sont inquiétés dès le 19^e siècle du matérialisme de la société industrielle et de son potentiel de destruction. Karl Marx et Friedrich Engels ont critiqué la violence sociale de l'industrie capitaliste tandis John Ruskin et William Morris condamnaient les destructions culturelles et esthétiques et Henry David Thoreau la perte de spiritualité.

Au cours du 20^e siècle, cette critique s'est souvent tournée vers celle de l'organisation de la société de capitalisme industriel et de l'aliénation des individus. Max Weber, Herbert Marcuse ou Jacques Ellul parmi d'autres ont développé des concepts qui permettent une analyse plus systémique et politique de ses fondements.

Avec le développement du marketing et de la communication est apparue avec Jean Baudrillard ou Guy Debord une nouvelle dimension ; la critique de la société de l'image. Enfin, les transformations rapides apportées par les développements de l'informatique et du numérique ont nourri de nouvelles réflexions sur l'usage de la technologie.

Le Paradoxe de l'abondance

Cette question semble particulièrement importante considérant les impacts de l'accélération du progrès technique et des changements apportés à notre existence par de nouveaux objets et processus, dont nous constatons les effets a posteriori. L'innovation est d'abord le moteur de la croissance économique alors qu'elle devrait surtout être la réponse aux défis de notre époque et la première source de progrès du bien-être collectif. Voici donc quelques regards choisis sur l'impact et l'usage du progrès technique.

Dans les années 70, Ivan Illich a développé l'idée qu'une technologie devient totalitaire lorsqu'elle dicte les conditions de la vie sociale plutôt que de servir les besoins humains. Elle se caractérise alors par un *“monopole radical”* parce qu'elle élimine les alternatives devenues inadéquates, ainsi que par un phénomène de *“contre-productivité”* parce qu'au-delà d'un certain seuil elle produit l'effet inverse du bénéfice recherché.

Par exemple, l'automobile qui a reconfiguré l'espace en provoquant l'éloignement des lieux de travail et de commerce des habitations, s'imposant comme moyen de transport indispensable. Au lieu d'accroître la liberté de déplacement, elle a privé les piétons de la moitié de

l'espace public des villes où son usage généralisé a enfermé les automobilistes dans les embouteillages au lieu de réduire les temps de trajet. D'autre part Illich affirme que les “*technologies totalitaires*” génèrent des dépendances en créant de nouveaux besoins qu'elle seule peut satisfaire et qu'elles standardisent les modes de vie. Ces concepts des années 70 invitent à poser un regard critique sur des innovations telles qu'internet ou les smartphones.

L'auteur d'anticipation Alain Damasio développe actuellement une critique qui enrichit celle d'Ivan Illich, dénonçant la façon dont les technologies numériques créent une forme de servitude consentie, nous enferment dans des usages formatés et nous maintiennent dans un état de connexion permanent, transformant notre temps de cerveau en ressource exploitable économiquement.

Il rejoint Illich en dénonçant comment la technologie nous dépossède de nos capacités d'action autonome, transformant l'humain en simple consommateur de services capricieux au lieu de favoriser la satisfaction de nos vrais besoins et d'accompagner développement de nos capacités et de nos talents.

Pour conclure ce paragraphe évoquons Gilbert Simondon, ingénieur et philosophe, qui dans les années 50 a publié le “*Mode d'Existence des Objets Techniques*”, ouvrage dans lequel il analyse l'évolution des machines comme Darwin l'a fait pour les espèces animales.

Il constate qu'elles intègrent de plus en plus de fonctions complexes pour devenir des organismes incompréhensibles à leur utilisateur qui devient alors un consommateur ignorant, passif et dépendant. Il recommande de développer une culture de la technique visant à apporter plus de discernement et d'éthique dans notre relation aux machines.

L'artisanat entre mythe et réalité

L'industrie a donc façonné notre relation au travail et à la consommation, intervenant comme un “système totalitaire” pour reprendre le concept d'Ivan Illich. Sa croissance a entraîné une reconfiguration des moyens et processus de production et transformé le rôle et l'expérience professionnelle des acteurs. Elle a également permis la diffusion massive de technologies qui ont entraîné l'apparition de nouveaux modes de distribution ou de commercialisation et ces transformations ont été subies par la grande majorité des entreprises et des intervenants. En parallèle, nos modes de vie ont connu une véritable révolution par l'avènement progressif d'une consommation devenue centrale dans le sentiment d'exister.

De même que l'intérêt porté à la communauté atypique des Amish permet de faire un “pas de côté” par rapport à ce modèle dominant, l'attention pour l'artisanat invite à un changement de paradigme. Bien entendu il n'est pas question ici de l'artisanat en tant que statut d'entreprise de moins de dix salariés où l'on trouve aussi bien le plombier que le boulanger ou le chauffeur de taxi, mais de l'artisanat de production qui met en avant la notion de

savoir-faire manuel dans le respect de normes traditionnelles.

Mais la confusion est grande aujourd'hui entre artisanat de production et artisanat d'art. L'artisanat ne peut pas être réduit à un musée vivant de traditions dont l'intérêt serait surtout culturel et historique, pas plus que le lieu de prédilection de la créativité et de l'esthétique qui sont plutôt des valeurs d'artiste ou de designer que d'artisan. Par ailleurs la qualité supérieure des objets artisanaux est un mythe ; celle de nombreuses productions industrielles est indiscutable et seul l'artisanat du luxe peut parfois prétendre à une qualité exceptionnelle. Enfin, les outils de production numériques permettent aujourd'hui la pièce unique et le sur-mesure industriel. En fait, la valeur ajoutée de l'artisanat est rarement dans les qualités intrinsèques de la production, si ce n'est parfois dans l'artisanat de luxe.

Alors quelles sont les caractéristiques et valeurs de l'artisanat qui en font une alternative utile à un changement de société ? C'est par définition, un mode de production non industriel, fortement localisé et profondément marqué par ses dimensions humaines et relationnelles. L'artisan est présent dans son œuvre, en

relation directe avec ses clients, son apprenti, ses fournisseurs et ses confrères, et souvent actif sur son territoire. Cette dimension relationnelle porte en elle-même les valeurs de responsabilité et de confiance qui font défaut au système industriel et commercial.

On peut alors considérer l'artisanat comme un modèle alternatif de la même façon que les productions alimentaires locales et souvent bio ou raisonnées offrent une alternative à l'agriculture intensive industrialisée.

La dimension de savoir-faire individuel est bien sûr essentielle ; c'est un facteur déterminant de la satisfaction au travail de l'artisan. Elle est de moindre intérêt si elle ne sert qu'à entretenir l'illusion d'une valeur supérieure de l'objet : c'est surtout son coût de production qui est plus élevé ! Ce qui a une valeur inestimable dans le monde actuel, c'est la qualité de l'expérience artisanale. "L'expérience optimale" du travail manuel décrite par Csíkszentmihályi, la richesse des relations professionnelles, la diversité des tâches entre conception, production, commercialisation, communication et gestion comme l'autonomie dans la décision forment une combinaison de conditions qui n'existe que dans l'artisanat et une source inépuisable de fierté et de satisfactions... à

condition que l'on trouve sa place sur le marché et que la rémunération et l'investissement temps soient justes et équilibrés.

Du point de vue du consommateur, on peut considérer que la plupart des objets à faible niveau de technicité et pouvant être produits par le savoir-faire d'un seul individu avec un investissement d'outillage limité pourraient être fabriqués par des artisans locaux. On trouve dans cet univers un nombre considérable d'objets de notre quotidien que ce soit dans l'équipement de la maison, mobilier, luminaires ou vaisselle... celui de la personne, vêtements, chaussures et maroquinerie... ou celui des loisirs non technologiques et articles de sport.

La difficulté principale est bien sûr le prix de revient face aux produits de l'industrie automatisée et aux produits d'importation. D'un autre côté, ce sont devenus des biens de consommation dont seul le renouvellement permanent entretient un marché de volume démesuré par rapport à la réalité des besoins.

Leur coût est aujourd'hui tellement bas et la surabondance si évidente que l'on pourrait envisager d'en acheter un peu moins souvent et les payer un peu plus cher tant leur part dans le budget des ménages a diminué.

Conclusion par Claude IA

Suite à une discussion avec ma fille qui utilise Claude IA dans son quotidien professionnel et poussé par la curiosité, j'ai demandé à cette Intelligence Artificielle de lire ce qui précède et de rédiger pour moi un paragraphe de conclusion. Le voici sans modification de ma part :

Au terme de cette exploration des transformations du travail et de la consommation depuis la révolution industrielle, un constat s'impose : nous avons collectivement privilégié un modèle de développement fondé sur la production et la consommation de masse au détriment d'une relation plus équilibrée entre satisfaction au travail, amélioration du bien-être et protection de l'environnement. En effet, l'industrialisation a apporté une abondance matérielle sans précédent, mais souvent au prix d'une déshumanisation du travail, d'une standardisation des modes de vie et d'une dégradation alarmante de notre environnement. Les progrès techniques qui devaient nous libérer ont paradoxalement créé de nouvelles formes de dépendance et d'aliénation.

Repenser notre société exige de redéfinir ce que signifie vivre bien. Au-delà du pouvoir d'achat et de l'accumulation de biens, il s'agit de valoriser l'autonomie dans le travail, la qualité des relations sociales, la

préservation de notre environnement, et un rapport au temps qui laisse place à la contemplation et à l'épanouissement personnel.

L'artisanat offre des pistes de réflexion précieuses. Il propose une relation au travail où l'humain reste maître de ses outils et de son savoir-faire, une relation à la consommation fondée sur la qualité et la durabilité plutôt que la quantité, et un ancrage local et responsable qui limite l'impact environnemental tout en renforçant le tissu social.

Face aux défis écologiques et sociaux qui nous attendent, il devient urgent de questionner ce que nous avons perdu dans notre course effrénée vers le progrès matériel, et de redécouvrir la sagesse contenue dans des modes de vie plus sobres et équilibrés. L'avenir n'est pas nécessairement dans l'innovation technologique constante, mais peut-être dans une hybridation intelligente entre savoirs traditionnels et connaissances contemporaines, au service d'un véritable bien-être individuel et collectif.

Conclusion par l'auteur

La lecture de la conclusion proposée par Claude IA m'a fortement impressionné et invité à réfléchir sur l'usage probable et prochain d'une machine capable de lire, comprendre et conclure un texte avec autant de pertinence, en quelques secondes. On connaît déjà la qualité des ses traductions ou de ses diagnostics médicaux. L'étendue des métiers dans lesquels elle pourra bientôt remplacer l'homme est presque sans limite.

Prenons du recul. Je suis né dans les années 50 et j'ai grandi dans un quartier populaire, lotissement de maisons modestes et identiques essentiellement habitées par des familles d'ouvriers. Les biens d'équipements étaient encore rares et précieux ; nos pères réparaient tout ce qui pouvait l'être et nos mères tricotaient nos pull-overs. Chacun tentait par son habileté d'améliorer son cadre de vie et son confort. Puis le temps de l'abondance s'est laissé entrevoir. Celui du libre-service et de l'hypermarché au milieu des champs, avec ses kilomètres de linéaire. Le premier argent de poche, puis les premiers salaires m'ont confronté aux premiers et difficiles arbitrages : choisir, c'est renoncer...

Mais par chance, cette enfance dans un monde de sobriété et de nécessités m'avait déjà appris deux choses essentielles. D'abord que la contrainte est source d'intelligence et de créativité, ensuite que la prise en charge des besoins et la production des moyens de leurs satisfaction est une source de plaisir et de fierté. En fait, les enfants savent dès leur plus jeune âge que la création et la construction sont plus satisfaisantes que le divertissement sans objet. Offrez leur une plage et ils vous réclament une pelle et un seau, plutôt qu'un matelas et de la musique.

J'ai choisi de quitter le lycée, la ville et ses tentations pour découvrir sur les chantiers les satisfactions du travail manuel en équipe et je remercie encore mes parents d'avoir accepté ce choix. Suivent plusieurs années de bâtiment, dont trois en tant qu'artisan dès 21 ans, à la campagne et avec un revenu modeste.

A l'âge de 24 ans, une forme de conformisme ou de sentiment d'obligation m'a ramené en ville à la naissance de ma première fille, avec un nouveau métier dans les Grandes Surfaces de Bricolage ; le passage au secteur tertiaire me semblait être une promotion sociale, mais sans le savoir, j'avais sacrifié ma satisfaction au travail à

l'accès à la consommation. Vendeur, chef de rayon, chef de groupe et directeur adjoint... et ensuite ? Je n'aimais pas ce métier. Alors je suis retourné en formation et celle-ci a ouvert un parcours de plus de 20 ans dans les métiers du marketing et de la communication, jusqu'à la gestion de projets numériques dans une entreprise du CAC 40. Le niveau de revenu, l'intérêt intellectuel du travail et la fierté de mon père ont nourri mon sentiment de réussite mais je n'aimais toujours pas mon métier et j'ai fini par revenir à l'artisanat.

Cet itinéraire personnel, ce vécu, m'amène aujourd'hui à me poser une question : le progrès technique a-t-il favorisé l'épanouissement des hommes ? Serons-nous plus heureux demain grâce à l'Intelligence Artificielle ?

Cette "*technologie totalitaire*", pour reprendre la définition d'Ivan Illich, n'est que la phase ultime de notre choix collectif : l'illusion du bonheur par la facilité, par l'accès direct au résultat plutôt que par la difficile mais profondément satisfaisante expérience de son élaboration. Pourquoi apprendre et réfléchir si la machine à toutes les réponses ? La réponse s'impose d'elle-même : pour exister et grandir.

Alors comment conclure, si ce n'est en appelant à la résistance. Résistance dans notre quotidien en s'interrogeant sur ce que nous perdons quand nous privilégions la réponse commerciale ou technologique à nos besoins, au détriment de nos compétences personnelles. Résistance dans la famille en prenant le temps de partager et développer nos savoir-faire avec nos proches, résistance dans l'entreprise en confrontant le discours managérial de recherche d'efficacité à l'impact réel des décisions sur le vécu des salariés. La liste n'est pas exhaustive. Chacun a la liberté de décider dans quel domaine et de quelle façon il désire s'épanouir par ses efforts plutôt que rechercher son bonheur dans la consommation, le divertissement et les loisirs.

Bien sûr, tout dans notre environnement économique s'oppose à ce choix, mais ce simple changement de regard sur nos vies a un potentiel révolutionnaire : il invite à renoncer au fantasme de la société des loisirs au profit d'une vérité du développement humain, basé sur le progrès personnel plutôt que technologique et sur le sens de la responsabilité plutôt que la recherche de satisfactions éphémères.